

IMAGE DE L'AUTRE, LIEUX COMMUNS ET STEREOTYPES :
FRANÇAIS ET BELGES FRANCOPHONES AU MILIEU DU XX^E SIECLE

Catherine LANNEAU
Chargée de recherches du FRS-FNRS (ULg)

L'historien qui se consacre aux relations bi- ou multilatérales entretenues par des Etats voisins en vient nécessairement à investir le terrain de l'imagologie et à analyser ainsi non une vérité objective mais des impressions, des sensations, des opinions plus ou moins en prise avec la réalité des faits. L'important ici n'est pas ce qui est mais la perception qu'en a l'observateur. Par ailleurs, le mot image évoque également l'idée d'un reflet, d'une réflexion, au sens premier du terme. En effet, dans l'image qu'un peuple se fait d'un autre, dans les attentes qu'il manifeste à son égard, il est évident qu'il projette avant tout ses propres préoccupations, ses souhaits et ses angoisses¹. Tout regard, quel qu'il soit, est nécessairement biaisé par la personnalité, l'histoire et la situation présente de celui qui le porte. *L'image de l'autre est une image prétexte pour parler de soi*, écrit Robert Frank. *Les défauts et les qualités de l'Étranger-type sont des faire-valoir des qualités que l'on s'arroge*².

Mais, le regard porté sur l'Autre est également influencé par des éléments irrationnels, venus de la nuit des temps ou forgés à une époque plus récente. Il s'agit de préjugés ou de lieux communs qui, dans le cas des rapports entre peuples, prennent souvent la forme de stéréotypes nationaux. Comme l'écrit Alain Deligne, le stéréotype national permet d'élaborer des catégorisations monolithiques car les divers individus, caractérisés sans égards pour leurs traits de personnalité propres, sont réputés, quoi qu'ils fassent, ne pas pouvoir changer ou s'éloigner du modèle national préétabli³. Proche du cliché ou de l'idée reçue, ce stéréotype joue un rôle évident dans les relations internationales⁴.

Entre la France et la Belgique francophone, le jeu de miroirs est d'autant plus complexe que les deux entités s'interpénètrent fréquemment. Wallons et Bruxellois entretiennent avec les Français un rapport particulier et ambigu, parce qu'ils sont à la fois semblables et différents, proches et étrangers. Ils partagent avec eux la même langue, la même culture et la même angoisse face à l'Est. Nombre d'entre eux vivent en France et nombre de Français résident en Belgique. Le phénomène

¹ Voir la mise au point de F. BÉDARIDA, « Identité nationale et image de l'autre », in F. ROCHE, dir., *La culture dans les relations internationales*, in *Mélanges de l'École Française de Rome, Italie et Méditerranée*, t. 114/1, Rome, École Française de Rome, 2002, pp. 39-45.

² R. FRANK, « Images et imaginaire dans les relations internationales depuis 1938 : problèmes et méthode », in R. FRANK, dir., *Images et imaginaire dans les relations internationales depuis 1938* (Cahiers de l'IHTP, n° 28), Paris, CNRS, juin 1994, p. 7.

³ A. DELIGNE, « Visualisation de stéréotypes », in J.-C. GARDES et D. PONCIN, dir., *L'étranger dans l'image satirique*, Poitiers, La Licorne – UFR Langues et Littératures de Poitiers, 1994, p. 309.

⁴ Voir J.-N. JEANNENEY, dir., *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000.

des mariages mixtes doit également être pris en compte, tout comme celui des liens d'amitié et, plus récemment, du tourisme de masse. Cependant, les Belges francophones font partie d'un autre Etat et ressortissent à une autre histoire, si l'on excepte les années 1795 à 1814. Leur rapport à la France est donc unique, oscillant entre amour et irritation, entre la proclamation d'une parenté spirituelle ou, selon certains, « ethnique » et le souci d'affirmer une identité propre. L'importante pénétration en Belgique francophone des conférences, des troupes de théâtre, des radios, des revues et des journaux français ainsi que la place accordée à la France dans la presse wallonne et bruxelloise créent un climat particulier, une forme de semi-symbiose. Mais, paradoxalement, celle-ci est rompue par de permanentes affirmations voire sur-affirmations d'une différence : parler le français, être pétri de culture française et vouloir le rester ne signifie pas cautionner tous les actes de la France, moins encore vouloir être Français.

Notre ambition est d'aborder ici la question des relations franco-belges par le biais du lieu commun et du stéréotype nationale. Dans ce domaine, l'immédiat après-Seconde Guerre offre un champ temporel intéressant. Il s'agit en effet d'une période au cours de laquelle les Belges francophones ont pu développer, vis-à-vis de la France, un inhabituel complexe de supériorité, une période au cours de laquelle les rapports de force ont semblé s'équilibrer. La France, humiliée en 1940 puis occupée durant quatre ans, s'est certes réveillée sous l'égide du général de Gaulle mais, depuis le retrait de celui-ci, elle peine à retrouver son rang et à se reconstruire alors que la Belgique, enfant chéri des Anglo-Américains connaît un rapide redressement économique. Le « Belge de la rue » entend donc exorciser un certain nombre de vexations. Il ne veut plus être ce « petit Belge » auquel il ne s'est d'ailleurs jamais réellement identifié mais dont il a bien dû accepter l'existence dans le regard du Français, quand il n'a pas lui-même contribué à lui donner corps.

1. UN MIROIR DÉFORMANT

Très prisée en Belgique francophone, la bande dessinée est l'un des vecteurs par lesquels l'imaginaire peut s'exprimer le plus aisément, en alliant l'image au texte. Arnaud Pirotte a étudié avec minutie la perception wallonne des autres peuples européens, telle qu'elle s'exprime au travers de la bande dessinée. Les clichés qu'il met en évidence sont tout à fait transposables à ceux des Bruxellois. D'un point de vue purement visuel, le Français s'identifie à quelques accessoires fondamentaux : le béret, la baguette, la bouteille de vin ou le fromage, et la cigarette. Il est, d'autre part, associé à cinq traits de caractère bien spécifiques et interdépendants. Il est d'abord désordonné, indiscipliné et peu enclin à la conscience professionnelle. Par extension, il est paresseux, savourant son apéritif et sa sieste de l'après-midi. Troisièmement, sa femme, comme la plupart des Françaises, est symbole de légèreté, c'est-à-dire, tout à la fois, de liberté voire de licence et de séduction,

d'élégance. Ensuite, il est chauvin, arrogant et, parfois, irascible. Enfin, il est contradictoire, à la fois révolutionnaire et homme de tradition, en art comme en politique¹.

Au-delà de ces exemples, *Les pêcheurs d'Étoiles*, l'un des albums de Bob et Bobette, est un excellent révélateur de l'image que les jeunes Belges devaient se faire de la France au début des années cinquante. L'auteur, Willy Vandersteen, est Flamand mais la bande dessinée paraît en feuilleton dans le quotidien francophone *La Cité*, porte-voix du Mouvement Ouvrier Chrétien. Les deux petits héros s'y baladent à Paris, que l'on décrit non comme la « Ville Lumière » mais comme celle des enfants des rues, de la pègre de Montmartre et des clochards dormant sous les ponts². On y voit une jeune peintre abstraite qui ne sera satisfaite de son œuvre qu'après avoir obtenu, au prix d'une collision frontale avec la tante Sidonie, une toile barbouillée de manière aléatoire³. La critique de l'art français contemporain est féroce. On rencontre ensuite des sans-logis satisfaits de leur sort qui dénoncent l'insécurité de la ville pour les riches, le bonheur de ne pas être ruinés par le fisc et celui d'être trop impotents pour prester vingt-et-un mois de service militaire⁴. Lambique les aidera à construire une cité-jardin idéale, loin de la société et de ses travers⁵. Méthode imparable en France pour en écarter les importuns : placer, le long de la route, des panneaux *Travaux. Ouvriers demandés*⁶. Mais, l'évocation de la supposée paresse française ne s'arrête pas là. Elle est aussi l'apanage des policiers qui, sur le point d'arrêter l'apache Monomme, repéré par Bob et Bobette, se ravissent *in extremis*. Haletant, l'un des gardiens de la paix dira à son collègue : *Je suis tout saisi, j'étais sur le point de le pincer lorsque je m'aperçus que mon service était terminé. Encore un peu, je faisais des heures sup'*. Et l'autre de lui répondre : *Pauvre vieux, les enfants t'en font voir !*⁷ Entre pitié, mépris et ironie, les lecteurs de bande dessinée sont amenés à porter sur la France un regard peu flatteur.

Ces stéréotypes transparaissent également dans des articles et des billets d'humeur publiés par les journaux et les revues. Le thème le plus évident est celui de la paresse, argument surtout porteur à droite et au centre. Il était déjà prégnant dans les années trente, particulièrement à l'époque du Front populaire, et il est d'ailleurs intéressant de voir la place que tiennent, après guerre, l'imaginaire de 1936 et de sa loi des quarante heures, alors même que, par le jeu des heures supplémentaires, la durée moyenne du travail hebdomadaire en France est remontée à quarante-huit

¹ A. PIROTTE, « Autostéréotypes et types européens », in J. PIROTTE, dir., *Du régional à l'universel. L'imaginaire wallon dans la bande dessinée* (Publications de la fondation wallonne P.-M. et J.-F. Humblet, Série Études et documents, vol. 4), Louvain-la-Neuve, Fondation wallonne P.-M. et J.-F. Humblet, 1999, p. 113-130.

² *Cité*, 26/4/1953, p. 5.

³ *Idem*, 14/5/1953, p. 5.

⁴ *Idem*, 26/5/1953, p. 4.

⁵ *Idem*, 27/5/1953, p. 6.

⁶ *Idem*, 28/5/1953, p. 6.

⁷ *Idem*, 9/6/1953, p. 6. De la même façon, dans *Le Face à Main* du 27/5/1950 (p. 11), Marcel Antoine dessinait un policier français sermonnant un assassin devant le corps de sa victime : *Vous, mon gaillard, vous avez de la chance que je suis (sic) en grève*.

heures¹. Ainsi, en octobre 1949, *Le Phare*, feuille conservatrice, déplore les conséquences des lois sociales sur le comportement du peuple français en lançant : *quoi qu'il en soit, rien ne sera fait pour le relèvement de la France tant que n'aura pas disparu le détestable esprit du Front populaire qui a conduit le pays à sa ruine*². Un an plus tard, dans *Vers l'Avenir*, Octave Petitjean³ renchérit : c'est bien la coalition dirigée par Léon Blum qui a fait perdre aux Français leur *ardeur au travail* et, partant, leur fierté nationale⁴.

Avant comme après la Seconde Guerre, la prétendue propension des Français à se laisser vivre est un lieu commun décliné à l'envi. Pour François Drion du Chapois⁵, l'âme de l'hebdomadaire ultraléopoldiste *Septembre*, le peuple français est un peuple *livré à la nonchalance et aux plaisirs faciles* et auquel le travail fait tout simplement *horreur*⁶. Chez les catholiques de *Vrai*, le ton est d'autant plus mordant que le message est distillé par le biais de dessins, légendés de façon lapidaire. Ceux-ci mettent en scène la journée du français moyen en quatre étapes.

Le matin, il se lève, souhaitant déjà le soir.

À midi, il ne rate pas son apéro..., rouge évidemment.

L'après-midi, il manifeste contre l'abus de travail ou un politicien.

Le soir, après tant d'efforts, il lit sa gazette, la plus vide possible : c'est moins fatigant⁷.

Même si quelques chrétiens modérés tentent de la battre en brèche, l'image du Français paresseux devient une sorte de lieu commun dans la presse catholique : c'est Pédégus, alias Walter Mathé⁸, qui, dans *Le Courrier de l'Escaut*, parle d'*une population qui n'a plus qu'un goût mitigé pour le travail* et, de ce fait, *s'étiolé*⁹ ; c'est Jean Valschaerts¹⁰ qui, dans *Le Rappel*, dénonce *l'inclination*

¹ Sur la réduction du temps de travail, voir O. MARCHAND et C. THÉLOT, *Le travail en France 1800-2000*, Paris, Nathan, 1997, pp. 137-153.

² *Phare*, 23/10/1949, p. 1.

³ Docteur en philosophie et lettres, Octave Petitjean (1874-1959) commença sa carrière dans l'industrie mais, réfugié à Paris durant la Première Guerre, s'y lança dans le journalisme. Après 1918, proche des idées nationalistes de Pierre Nothomb, il collabora à son organe de presse, *L'Action Nationale*, tout en commençant à donner des articles touristiques, gastronomiques et folkloriques à la *Revue du Touring Club*. Vers 1920, il entra à *Vers l'Avenir*, dont il resta le principal rédacteur de politique étrangère après 1945, malgré sa surdité et son caractère de plus en plus indépendant et ombrageux. Il fut également l'auteur d'ouvrages historiques et touristiques.

⁴ *Vers l'Avenir*, 21/10/1950, p. 1.

⁵ Docteur en droit, avocat et journaliste à Charleroi puis chef du contentieux à la Société Nationale de Crédit à l'Industrie, François Drion du Chapois (1899-1986), baron dès 1945, fut, sous son nom et celui de Claude Maxime, collaborateur du *Rappel*, feuille dont sa famille était actionnaire. En 1964, il devint administrateur de la Société de Presse et de Publicité Hainaut-Namur-Brabant. Cheville ouvrière de *Septembre* de 1945 à 1950, à découvert et sous divers pseudonymes, il y développa longuement ses théories politiques liées à l'existence des « Pays d'Entre-Deux » et de l'« Europe médiane ». Il fut, en outre, essayiste, polémiste et conférencier.

⁶ *Septembre*, 3/2/1946, p. 3.

⁷ *Vrai*, 27/7/1946, p. 2.

⁸ Walter Mathé (1913-1985) entra au *Courrier de l'Escaut* à l'âge de vingt ans. Officier du 3^e Chasseurs à pied durant la Seconde Guerre, il fut interné dans un camp de prisonniers. À la Libération, il relança *Le Courrier de l'Escaut* dont les installations avaient été anéanties par les bombardements de 1940, réalisa de nouvelles rubriques sportives et tint la chronique internationale sous le pseudonyme de Pédégus, c'est-à-dire « prisonnier de guerre ». En 1969, à la reprise du journal par *Vers l'Avenir*, Mathé prit en charge la rubrique locale et régionale.

⁹ *Courrier de l'Escaut*, 13/12/1946, p. 1.

¹⁰ Journaliste, critique littéraire et essayiste catholique, Jean Valschaerts (1892-1983), qui se définit comme réactionnaire, vit ses études de lettres à Liège interrompues par la Première Guerre. Il fut directeur du *Rappel* de 1920 à 1940 et de 1944 à 1971. Durant la Seconde Guerre, ayant brisé sa plume, il fut professeur de littérature dans un collège

au moindre effort, à la facilité¹ ; c'est *La Libre Belgique* qui fustige un système d'oisiveté organisée et généralisée².

Dans le camp libéral, *L'Âne Roux* mise sur l'humour. Jules Slache, alias Marcel Antoine³, raconte qu'en France, les rouleaux de papier à tapisser ne font plus que sept mètres au lieu de huit parce que les ouvriers ne travaillent plus que sept heures par jour⁴. Au même moment, *Pourquoi Pas ?* joue plutôt le jeu de la comparaison. Il note que le blocus de Berlin contraint les habitants à travailler sans relâche pour faire vivre toute la population tant bien que mal. *On est loin, à Berlin, de la France, où trois jours par semaine, le samedi, le dimanche et le lundi, les gens ne travaillent pratiquement pas*⁵. Comme toujours, Paris fait office de mauvais élève et de contre-exemple.

À côté de la paresse, d'autres clichés sont véhiculés sur la France. Ainsi, son chauvinisme est fréquemment stigmatisé en Belgique francophone. On dénonce surtout la certitude qu'ont les Français de posséder, forcément et sans conteste, le mode de vie le plus appréciable et le plus avantageux⁶. Mais, il y a, d'autre part, l'obligation pour les artistes belges francophones d'être légitimés et reconnus par Paris, d'être en quelque sorte dépouillés de leur identité pour être acceptés outre-Quévrain. Divers chercheurs et spécialistes ont bien mis en évidence ce phénomène⁷, particulièrement en ce qui concerne le monde littéraire.

Cependant, le chauvinisme s'exprime avant tout dans le sport. Toute victoire belge sur la France est dès lors doublement savourée. Or, au printemps 1948, la fortune sourit aux Belges. À la fin du mois de mai, au Heysel, le boxeur Cyrille Delannoit rencontre le champion français Marcel Cerdan que l'on dit imbattable. Au terme d'un match disputé, le Belge est déclaré vainqueur, à la grande déception du camp français dont les commentaires ne reflètent pas toujours un parfait esprit

pour jeunes filles. Actif au sein des Amitiés Françaises de Charleroi, Valschaerts fut un temps conseiller communal de la ville.

¹ *Rappel*, 7/2/1946, p. 1.

² *Libre Belgique*, 11/10/1948, p. 1.

³ Dessinateur et humoriste, Marcel Antoine (1897-1959) publia ses premiers dessins dans *L'Épatant*, le journal des Pieds-Nickelés. Dès 1927, on le retrouva à *Pourquoi Pas ?* puis à Radio-Belge et à Radio-Schaerbeek. Fondateur du groupe « La Mine souriante », fidèle du « Salon des humoristes », il inventa le personnage de Jules Slache, savoureux « Brusseleer ». Principal caricaturiste de *L'Action Wallonne*, il collabora, après 1945, au journal libéral liégeois *Le Pays Libre* et co-fonda *Pan* qu'il dirigea de 1945 à 1948. Dix ans plus tard, il fut l'une des figures de proue de la « Belgique Joyeuse » à l'Expo 58.

⁴ *Âne Roux*, 25/5/1949, p. 5.

⁵ *Pourquoi Pas ?*, 4/3/1949, p. 527.

⁶ C'est ce qui ressort, en tout cas, d'une enquête menée par l'UNESCO à l'été 1948 sur l'autoperception et la perception des autres par neuf pays dont, malheureusement, la Belgique ne fait pas partie. Plus que les Australiens, les Anglais, les Allemands, les Norvégiens, les Américains, les Italiens, les Néerlandais et les Mexicains, les Français sont persuadés à 43 % de la supériorité de leur pays en termes de style de vie. En revanche, nul étranger ne souhaite s'établir en France, sinon 2 % des Italiens (W. BUCHANAN et H. CANTRIL, dir., *How nations see each other. A study in public opinion*, Urbana, University of Illinois Press, 1953).

⁷ Voir J.-M. KLINKENBERG, « Le dedans et le dehors ou la légitimation des lettres de Belgique par Paris », in *Le Coq et la Plume. Propos sur la littérature francophone de Belgique* (Cahiers JEB 1/84), Bruxelles, Direction générale de la Culture – Ministère de la Communauté française, 1984, pp. 123-135 et P. GORCEIX, dir., *L'identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*, actes du colloque international au Centre de rencontres Waldegg (Soleure) organisé par Pierre-André Bloch et Paul Gorceix en juin 1993 (Travaux et Recherches des universités rhénanes, XII), Paris, Honoré Champion – Genève, Slatkine, 1997.

sportif. Quinze jours plus tard, c'est en football que la Belgique l'emporte sur une équipe française persuadée de gagner avec aisance. Commentant ce double coup dur pour Paris, *Le Soir Illustré* ne cache pas une certaine satisfaction : à l'instar de Cerdan, l'équipe de France de football s'était présentée à Bruxelles *avec l'assurance qu'elle ne ferait qu'une bouchée de son challenger*, écrit-il, avant de lancer : *Fâcheuse prétention d'une équipe trop sûre de sa supériorité*. Mais, *confiants jusqu'à l'imprudence dans l'issue de la lutte*, les Français ont négligé leurs arrières et subi la loi des Belges. *À 15 jours d'intervalle*, conclut *Le Soir Illustré*, *le sport français recevait au stade du Heysel la même leçon de modestie...*¹ Quant à *Pan*, il ironise au sujet du soldat Nicolas Chauvin en soulignant qu'il a légué à la majorité des Français *un patriotisme et un esprit de clocher qui n'est (sic) pas piqué des charançons*. L'hebdomadaire en veut pour preuve les commentaires de Radio-Luxembourg lors du Tour de France : *n'importe quel coup de pédale d'un coureur français* devient, avec eux, *le signe d'une victoire prévisible et éclatante*, les coureurs français n'ayant, bien sûr, rien à redouter du moindre concurrent. *C'est joli. Du moins, si on veut*², conclut *Pan*, manifestement irrité par le comportement des reporters sportifs français.

Il faut aussi compter, au fil des années quarante et cinquante, avec la permanente vexation ressentie par les Belges lorsqu'ils prennent leurs voisins en flagrant délit de légèreté ou de méconnaissance à leur égard. La presse belge aime ainsi épinglez, dans les journaux français, les preuves tangibles d'un manque de rigueur dans le traitement et la diffusion de l'information. Si coquilles et contre-vérités abondent lorsqu'il s'agit d'un pays limitrophe, que doit-il en être pour des régions plus lointaines ? *Pan* s'interroge sur ce point et s'amuse à la lecture de *France-Soir*, qui, dans une même dépêche, amalgame les situations politiques belge et bulgare³... Bien que purement anecdotique, le fait est révélateur d'un certain climat.

Par ailleurs, le mythe selon lequel la Belgique se serait vendue aux Anglo-Saxons, raison principale de sa relative prospérité, continue à être fréquemment invoqué en France bien après 1945. Si les grands quotidiens restent modérés, la presse populaire ou à sensations, très répandue, ne se prive pas de relayer cette confortable théorie et diverses feuilles belges, souvent de droite, s'en irritent à intervalles réguliers⁴. Le message est limpide : un Français n'a doublement pas le droit de s'en prendre aux Belges sur ce terrain, d'abord parce qu'il est mal informé, ensuite parce que son propre pays a donné trop peu de signes de volontarisme et de courage pour avoir voix au chapitre. Conscient du déficit d'image que la Belgique subit en France, l'ambassadeur Jules Guillaume⁵

¹ *Soir Illustré*, 10/6/1948, couverture et pp. 8-9.

² *Pan*, 13/8/1947, p. 4.

³ *Idem*, 18/9/1946, p. 1.

⁴ Voir notamment *Rappel*, 3/10/1947, p. 1 et *Nation Belge*, 19/1/1949, p. 1.

⁵ Le baron Jules Guillaume (1892-1962) commença sa carrière comme attaché de légation à Paris en 1914. Après avoir servi dans l'armée durant la Première Guerre, il fut adjoint au secrétariat de la délégation belge à la Conférence de Paix en 1919. Chef de cabinet du haut-commissaire de Belgique à la Haute-Commission interalliée des Territoires rhénans à Coblenz en 1920, il devint secrétaire de légation à Bucarest en 1921, chargé d'affaires à Londres, Pékin, Mexico et

propose de démarcher la presse régionale qui, depuis la Libération, a pris une importance considérable avec 60 à 65 % du tirage global¹ et qui se montre souvent plus ouverte à la publication de chroniques étrangères que la presse nationale². Ainsi donc, la Belgique entend contrer la méconnaissance ou l'ironie dont elle pâtit dans les milieux parisiens et au travers du prisme de la capitale en cherchant à atteindre directement le Français de province, le « pays réel » serait-on presque tenté de dire. Moins superficiel et moins sûr de sa prétendue supériorité, celui-ci semble davantage à même de fournir l'effort nécessaire à la compréhension de l'Autre. Les résultats concrets de cette stratégie s'avèrent toutefois difficilement mesurables.

D'autre part, il arrive aussi que des Belges fournissent le bâton pour les battre et contribuent à refléter de leurs compatriotes une image caricaturale et biaisée. Pensons ici au *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, œuvre créée par Frans Fonson et Fernand Wicheler en 1910. Les petits bourgeois de Bruxelles y sont, certes, sympathiques mais rustres et peu intelligents tandis que le prétendant français allie la finesse à l'esprit. Succès considérable, tant en France qu'en Belgique, la pièce véhicule avec force le poncif du Belge bon vivant et lourdaud. L'accent et le vocabulaire de ses personnages bruxellois sont devenus, par extension, l'archétype du « parler belge ». Or, en 1950, *Le mariage de Mademoiselle Beulemans* est porté à l'écran, pour la troisième fois, sous forme d'une coproduction franco-belge³. A Liège, *La Meuse* s'en afflige et note que les Français vont, plus que jamais, être persuadés de l'incapacité des Belges à parler correctement et à dépasser leur *particularisme local*⁴. Néanmoins, c'est *Pan* qui, de nouveau, se montre le plus outré.

Mettons-nous bien dans nos grosses têtes de joueurs de vogel-pik que, aux yeux du Français moyen, être au demeurant un peu simplet, le théâtre belge n'est pas représenté par Crommelynck, Ghelderode, Maeterlinck ou Mogin mais par MM. Fonson et Wicheler. Aucun auditeur ne songerait-il à faire poursuivre ceux-ci, ou leurs héritiers et complices, pour *menées antinationales* ? Et à les faire déculotter publiquement pour avoir contribué à diffuser à l'étranger ce caca hélas ! spécifiquement belge. Les chats, êtres pudiques et nobles, ont l'habitude, eux, d'enterrer leurs excréments⁵.

Paris de 1923 à 1930. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Pékin dès 1932, il obtint le titre d'ambassadeur en 1937. Prisonnier politique durant la Seconde Guerre, il fut, de 1944 à la fin des années cinquante, ambassadeur de Belgique à Paris. De mars à septembre 1953, il occupa toutefois le poste de secrétaire d'État général de la Maison du Roi.

¹ C. BELLANGER, J. GODECHOT, P. GUIRAL et F. TERROU, *Histoire générale de la presse française. Tome IV : de 1940 à 1958*, Paris, PUF, 1975, p. 357.

² *Archives du Ministère des Affaires Étrangères Belge, Correspondance diplomatique générale*, 12.408 – dossier n° 432 – novembre-décembre 1950, de Guillaume à van Zeeland, 24/11/1950, pp. 2-3.

³ Après le Français Julien Duvivier (1927) et le cinéaste d'origine suisse Jean Choux (1932), c'est un autre Français, André Cerf, qui adapte la pièce. Il opte pour les costumes 1910 et certaines scènes sont tournées à Ostende. Les acteurs principaux sont Belges et appartiennent à la troupe des Galeries, le théâtre dirigé par Lucien Fonson, fils de Frans et gestionnaire de l'œuvre de son père. On note également, dans la distribution, quelques acteurs français connus, dont Saturnin Fabre et Pierre Larquey (*Le cinéma belge*, Bruxelles, Cinémathèque Royale, 1999, pp. 240 et 316).

⁴ *Meuse*, 9/3/1951, p. 8.

⁵ *Pan*, 14/3/1951, p. 3.

L'auteur de l'article, sans doute Léo Campion¹, n'a pas de mots assez durs contre cette entreprise belge d'humiliation collective.

Cependant, dans le regard français, il existe une tout autre image de la Belgique, bien particulière à l'après-1945. C'est celle d'un pays qui, en pleine expansion et crédeur de ses voisins, les observe avec la même condescendance qu'il croit déceler chez eux à son égard, celle aussi d'une nation commerçante et bourgeoise, au sens péjoratif du terme. Fin 1950, l'ambassadeur de France Jean de Hauteclocque² redoute ainsi que le froid matérialisme des Belges ne vienne faire capoter les grandes et généreuses idées européennes défendues, à ses yeux, par son pays.

Il ressort de l'attitude belge vis-à-vis de ces trois grands problèmes d'actualité – Benelux, Plan Schuman, Réarmement allemand – que nos voisins et amis restent, dans leur immense majorité, ce qu'ils ont toujours été : un peuple très attaché à ses intérêts matériels et faisant passer ceux-ci avant toute considération d'une politique générale dont ils n'ont d'ailleurs que très peu le sens ou l'ambition. [...] Il faut s'attendre à ce que les Belges disputent âprement leur position de pays commerçant et de peuple mercantile en faisant de chacune de leurs concessions l'objet d'un marchandage sans grandeur³.

Dans *La nuit du Manneken Pis*, le romancier et humoriste français Marcel-E. Grancher⁴ insiste, lui aussi, sur ce travers lorsqu'il évoque les rapports d'amitié entre les Grasalard, famille de charcutiers de Mâchonville-sur-Saône, et les Van Spek, charcutiers dans les Marolles. Il décrit des Belges, gras et bien habillés, qui s'imposent joyeusement chez leurs homologues français car leur énorme Buick est tombée en panne dans le village puis il raconte l'arrivée des Français à Bruxelles, entre découverte du parler local et surabondance de denrées alimentaires. Tout s'achève dans la bonne humeur puisque Trinette, la fille des Van Spek, épouse David, le très pieux garçon-boucher des Grasalard, et ouvre avec lui la charcuterie « À l'amitié franco-belge » en plein Paris, près du Châtelet, entre les gares du Nord et de Lyon⁵.

¹ Né à Paris d'une mère montmartroise et d'un père hennuyer, le chansonnier Léo Campion (1905-1992) arriva en Belgique dans les années vingt, se lia à l'anarchiste Marcel Dieu, dit Hem Day, et renvoya son livret militaire aux autorités en 1933. Son procès, au cours duquel il fut défendu par Paul-Henri Spaak, entraîna un vaste débat sur l'objection de conscience. Après la Seconde Guerre, certains résistants d'extrême-gauche lui reprochèrent d'avoir poursuivi ses activités artistiques durant tout le conflit, tant à Paris qu'à Bruxelles. Il quitta alors définitivement la Belgique pour la capitale française où il se consacra à l'écriture, au théâtre, au cinéma, à la radio et à la télévision. Il continua à écrire pour *Pan* jusqu'en 1950.

² Cousin du maréchal Leclerc, Jean de Hauteclocque (1893-1957) fut d'abord officier mais, gravement blessé durant la Première Guerre, il opta pour la diplomatie. Occupant de nombreux postes en France et à l'étranger durant l'entre-deux-guerres, il fut, en février 1941, chef du service des Œuvres mais démissionna et, affecté au Secours national en mars 1942, se montra actif dans la Résistance. Arrêté par la Milice en mars 1944, il s'échappa et refit surface à la Libération. Il fut alors brièvement délégué du GPRF en Belgique puis ambassadeur à Ottawa (1944-1947) avant de retrouver Bruxelles (1947-1951). Résident général en Tunisie (1952-1953), ambassadeur à Lisbonne (1955-1956) puis conseiller diplomatique du gouvernement, il fut élu maire dans le Pas-de-Calais en 1957 mais décéda la même année.

³ *Archives du Ministère des Affaires Étrangères Français, Direction Politique, EU – EUROPE, BELGIQUE 1949-1955*, dossier 72, de Hauteclocque à Schuman, 29/11/1950.

⁴ Journaliste et romancier, fils d'un explorateur, Marcel-E. Grancher (1897 ou 1898-1976) débuta au *Salut Public* de Lyon en 1921. Avec Henri Béraud et Marcel Achard, il appartint au « groupe des Lyonnais » et publia plus d'une centaine de romans souvent humoristiques et truculents mais aussi des essais plus graves, des livres de gastronomie, des souvenirs et des reportages. Il fut membre de l'Académie de l'humour, présida l'Académie Rabelais dès 1956 et, dès 1951, dirigea *La Table et la Route*.

⁵ M.-E. GRANCHER, *La nuit du Manneken Pis. Roman gai*, Lyon, Éditions Optic, 1947.

On achèvera ce bref aperçu par un intéressant sondage publié en 1964 par la *Revue de Psychologie des Peuples* sous le titre : *Comment les peuples européens se voient et voient les autres*. Parmi les peuples interrogés figurent à la fois les Belges, sans distinction linguistique, et les Français. Sondés sur leurs principales caractéristiques nationales et celles de leurs voisins, Français et Belges fournissent des réponses captivantes. Ainsi le Français, qui se voit bon vivant, travailleur, gai et consciencieux, est-il perçu outre-Québécois de manière quelque peu différente. Deux qualificatifs concordent : gai et bon vivant. Mais, le Belge ajoutera que le Français est Don Juan et, enfin, paresseux¹. Il aurait, évidemment, été crucial de connaître les perceptions différenciées des Flamands et des francophones. Le Belge, quant à lui, se définit comme travailleur, dynamique, gai et bon vivant, c'est-à-dire qu'il intègre dans sa représentation propre les qualificatifs positifs qu'il applique aux Français. Fait notable : il n'y a guère de différence entre la façon dont le Belge se perçoit et la manière dont il est perçu en France. On l'y voit travailleur, bon vivant, gai et consciencieux, soit, d'ailleurs, les quatre caractéristiques retenues par le Français pour se définir². En bref, pour le Français, le Belge est un autre lui-même tandis que ce dernier attribue aux Français des qualités similaires aux siennes mais assorties de défauts qui en font son opposé.

Entre stéréotypes, lieux communs et définition de soi, les relations franco-belges sont perpétuellement parasitées par une série d'éléments subjectifs qui, s'introduisant dans des relations de voisinage en principe sereines, viennent modifier l'image de chacun des deux peuples aux yeux de l'autre. L'un de ces clichés s'avère alors particulièrement prégnant. Il met en scène le regard porté par les touristes belges sur une France économiquement meurtrie.

2. QUAND LE RICHE TOURISTE BELGE VISITE LA FRANCE APPAUVRIE

Pays de tourisme culturel mais aussi de repos et de gastronomie, la France constitue, pour le Belge francophone, la destination de vacances la plus prisée, la proximité géographique jouant bien sûr un rôle non négligeable. Alors que le tourisme devient progressivement un phénomène de masse, la faiblesse du franc français, combinée au système des chèques-touristes, va favoriser la transhumance des Belges outre-Québécois, d'autant que le gouvernement français déploie énormément d'énergie à attirer les visiteurs étrangers.

En 1949, l'Institut Universitaire d'Information Sociale et Économique (Insoc) de l'Université Libre de Bruxelles réalise un sondage sur les vacances et les congés payés des Belges, Flamands et francophones confondus. Sans réelle surprise, il apparaît que la France est le premier pays étranger visité. Elle est plébiscitée par plus de 60 % des personnes interrogées, devant la

¹ J.-R. RABIER, « Comment les peuples européens se voient et voient les autres », in *Revue de Psychologie des Peuples* (19^e année, n° 1), Le Havre, Institut Havrais de Sociologie Économique et de Psychologie des Peuples, 1964, p. 28.

² *Idem*, p. 29.

Suisse, qui rassemble moins de 20 % des suffrages. L'Insoc précise néanmoins que les voyages pris en compte sont parfois de courte durée, les Belges appréciant de passer un long week-end en France¹. On peut aussi imaginer que les déplacements liés à des liens familiaux sont particulièrement fréquents. En termes de classes sociales, il apparaît que ce sont les agriculteurs, les ouvriers et artisans et, dans une moindre mesure, les commerçants, industriels et cadres supérieurs qui accomplissent le plus de déplacements en France². Il ressort également du sondage que la France séduit d'abord les plus de soixante-cinq ans, ensuite les vingt à cinquante ans, les quinquagénaires étant les plus tentés de découvrir d'autres destinations³.

Ce sondage ajoute aux chiffres bruts un certain nombre de données qualitatives. Parmi les raisons qui militent en faveur de vacances en France, les Belges développent quatre types de réponses. Le premier a trait au caractère pratique du séjour : *le change est très favorable – les différentes régions sont facilement atteintes – les hôtels ne sont pas chers*. On se dirige donc vers le Sud pour réaliser de bonnes affaires et vivre à bon compte dans un pays où le pouvoir d'achat est moins élevé. La deuxième catégorie de réponses concerne la qualité du séjour : *c'est un fort beau pays – on risque d'y avoir du beau temps – on y mange bien*. Ensuite, il est question de proximité et de rapports humains : *on connaît la langue – on y est bien accueilli – on a voulu revoir les gens chez qui on a logé pendant l'exode de 1940 – en France, on est chez soi – on a été invité soit par des membres de la famille, soit par des amis*. Enfin, deux des réponses fournies ont, sans nul doute, ravi les artisans de la propagande touristique française : *c'est le pays dont on entend parler le plus souvent – on a cédé à une publicité bien faite*⁴.

Cependant, l'Insoc signale *quelques regrets de la part d'un grand nombre de voyageurs : on serait encore plus enchanté*, disent ceux-ci, *si les hôtels étaient plus propres, s'il y avait moins de parasites et si les toilettes notamment étaient plus confortables*. Les automobilistes, eux, ajoutent : *la mauvaise essence crée des ennuis*⁵. Voici donc, répercutée par un organisme à vocation scientifique et, de la sorte, presque quantifiée, l'expression des lieux communs les plus fréquemment ressassés par la Belgique à l'encontre de la France, terre d'accueil. Parce qu'on le définit et parce qu'il se définit comme un bourgeois aisé, attentif à l'hygiène et au confort, le Belge aurait tendance, sur le sol français, à manier aisément la critique et à se considérer parfois en pays conquis. D'aucuns, en France comme dans la presse belge francophone, ne se font pas faute de le lui reprocher. Dès 1945 et plus encore en 1946, une fois levées les dernières entraves de guerre à la circulation des personnes, les Belges se rendent massivement en France. Ils en reviennent avec une

¹ Institut Universitaire d'Information Sociale et Économique. Centre belge pour l'étude de l'opinion publique et des marchés. « Insoc » : *Vacances et congés payés des Belges*, 1949/2.

² *Idem*, p. 41 et 44.

³ *Idem*, p. 42 et 45.

⁴ *Idem*, p. 17.

⁵ *Ibidem*.

image contrastée, les habituels clichés sur l'hygiène relative des Français se trouvant renforcés par la rencontre avec un pays matériellement et moralement marqué par les stigmates du récent conflit. Dans les feuilles de droite, dont la francophilie est souvent mesurée, plusieurs articles et témoignages s'étendent avec complaisance sur les expériences malheureuses auxquelles des Belges ou d'autres touristes étrangers ont été confrontés.

Le 24 mai 1946, dans *Le Phare*, hebdomadaire conservateur, L'Agnelas, alias Alexandre Klerx, un journaliste belge marié à une Française, raconte les déboires de quelques amis anglais qui, venus passer quinze jours en France, s'en sont retournés dans leur pays, *raides comme des passe-lacets*, ruinés par les hôteliers et les restaurateurs parisiens qui pratiquent sciemment des prix prohibitifs¹. Un an plus tard, *La Libre Belgique* s'offusque d'une autre mésaventure. *Voici les Belges rentrant de France par la route*, titre-t-elle. Et de s'émouvoir du sort des touristes qui, bloqués par la grève des chemins de fer, doivent trouver des *moyens de fortune* pour regagner leur pays, avec tous les risques qu'induisent les barrages de grévistes, à commencer par les *arnaques financières*. Le quotidien catholique évoque également le cas des pèlerins qui n'ont pas sur eux de quoi prolonger leur séjour². Décidément, la France serait bien le pays des désagréables imprévus et du mépris des voyageurs étrangers.

Au-delà de ces incidents de parcours, les journaux de droite s'intéressent énormément aux questions de confort. Nombre de remarques négatives sur la France sont liées à l'art de vivre. Ayant sillonné la région parisienne, la Normandie et la Bretagne au mois de juillet 1947, Robert Delmarcelle³, rassure ses compatriotes qui *craignent de voyager en France de peur d'y mal manger*. S'il est vrai que Paris laisse une mauvaise impression, écrit-il dans *La Libre Belgique*, les contrées du Nord-Ouest conservent leur bonne réputation. Seul le pain y serait détestable parce qu'il se compose d'un mélange de farine et de maïs. Cependant, là encore, il faudrait se garder de généraliser : dans la Somme, *on m'a servi du pain presque blanc*. Autre point sensible sur lequel s'arrête Delmarcelle : la propreté des hôtels. Elle ne poserait pas de problème *dans ces régions où les gens ne craignent pas l'eau*. En revanche, le mobilier, la vaisselle et les installations hygiéniques ont souffert de l'occupation. Bref, conclut le journaliste, le confort français n'est parfait que dans les villes balnéaires⁴. Ce récit, qui ne constitue qu'un exemple parmi d'autres, démontre que, pour le Belge moyen de 1947, le voyage en France s'apparente à la (re)découverte d'une contrée sinistrée

¹ *Phare*, 24/5/1946, p. 3.

² *Libre Belgique*, 12/6/1947, p. 1.

³ Après des études de philosophie et lettres, Robert Delmarcelle (1910-1974) entra à *Vers l'Avenir* en 1930 puis, en 1932, rejoignit *La Libre Belgique* à laquelle il resta fidèle durant toute sa carrière. Il y fut l'un des seuls rédacteurs à obtenir le droit de signer ses articles. Durant la Seconde Guerre, ce grand reporter brisa sa plume et travailla à l'administration communale de Chastre-Villeroux avant de parcourir l'Allemagne comme correspondant de guerre avec les troupes alliées. Proche de Léopold III, il refusa toutefois de devenir son secrétaire après la question royale. En 1973, il fut élu Président d'honneur de la société des rédacteurs de *La Libre Belgique*.

⁴ *Libre Belgique*, 8/8/1947, p. 1.

et devenue, de ce fait, presque exotique. Pour voir ou revoir les merveilles touristiques du pays voisin, le Bruxellois doit savoir qu'il lui faudra accepter certains sacrifices.

Le ton est le même dans les quotidiens catholiques wallons. Dans *Vers l'Avenir* du 24 mars 1947, André Dulière¹ décrit presque un spectacle d'apocalypse lorsqu'il évoque l'état lamentable des villes détruites par la guerre et les sinistrés logés dans des baraquements. La Côte d'Azur, quant à elle, souffrirait d'un autre problème : une reconstruction effectuée en dépit du bon sens et qui serait en train de transformer peu à peu les villages de pêcheurs en villes américaines. *C'en serait fini à tout jamais de ce qui fait le charme et l'enchantement de cette rive incomparable*², écrit Dulière. Dans *La Gazette de Liège*, Adelin Huskin livre, quant à lui, ses impressions en une longue série d'articles, publiés entre le 21 janvier et le 6 mars 1947. De Liège à Paris puis de Paris à Nice, il décrit une France lasse et presque exsangue. Dans la capitale, les coupures de courant sont fréquentes, les habitants sont pauvrement vêtus, le ravitaillement laisse à désirer et les rares limousines que l'on croise, au milieu des bus et des taxis, sont belges ou britanniques. Si, à ses yeux, les hôtels sont propres, accueillants et proposent des prix honnêtes, c'est la nourriture qui se révèle très chère et parfois déroutante : le café paraît ainsi aux Belges une *mixture infâme*³. Huskin souligne que les vitrines illuminées, les *étalages somptueux* et les belles toilettes portées à l'Opéra ne sont plus qu'un beau souvenir mais qu'il reste néanmoins le « *chic* » français, la distinction du langage et la beauté des bâtiments comme *témoins de la grandeur du passé*⁴.

La France serait donc une nation où l'on passe des vacances forcément tumultueuses, entre rationnement et accueil approximatif, mais dont on ne peut se passer pour des raisons supérieures, presque spirituelles. Les descriptions de sites enchanteurs, de musées passionnants, de villes incontournables voisinent avec les comptes rendus de séjour les plus prosaïques, y compris dans les colonnes du très francophile *Belge de France*. À l'approche de l'été 1949, alors que le confort global des installations françaises s'est largement amélioré, Albert de Gobart⁵ publie, à la « une », un long article *sur un sujet peut-être délicat mais utile à traiter*. Le journaliste belge s'y attaque à la

¹ Candidat en philosophie et lettres, André Dulière (1921-1991), résistant dans l'Armée Secrète, abandonna ses études pour s'engager comme volontaire dans l'armée américaine en 1944. Lorsqu'il revint, il entra pour quinze ans à *Vers l'Avenir*. En 1959, il quitta le journalisme pour l'enseignement et dispensa des cours d'histoire, de géographie et de littérature. Docteur en philosophie et lettres de Clermont-Ferrand en 1978, il poursuivit une carrière littéraire commencée dès 1956 avec un ouvrage sur les rues de Namur. Il fut aussi un biographe et un grammairien reconnu.

² *Vers l'Avenir*, 24/3/1947, pp. 1 et 5.

³ *Gazette de Liège*, 30/1/1947, pp. 1 et 3.

⁴ *Idem*, 21/1/1947, p. 3.

⁵ Albert de Gobart (1879-1955) commença sa carrière de journaliste au *Carillon d'Ostende* puis collabora au *Messenger de Bruxelles*. Quand celui-ci fit faillite, il suivit Léon Souguenet, futur co-fondateur de *Pourquoi Pas ?*, au *Journal de Liège*. En 1908-1909, il s'installa à Paris où il dirigea l'agence Paris-Télégramme. Engagé dans l'armée belge de 1914 à 1917, il fut démobilisé pour maladie mais repartit au front comme correspondant de guerre de *L'Intransigeant*. Il en devint le reporter attitré des conférences internationales, tout en étant le chef des services parisiens du *Soir*. Passé au *Jour* peu avant la Seconde Guerre, il rédigea, le 28 mai 1940, un manifeste co-signé par dix-sept journalistes belges et s'achevant par la phrase : *Le Roi est mort, vive la Belgique !* Ayant brisé sa plume durant le conflit, il écrivit, après 1945, dans *La France Libre*, feuille de droite, mais aussi, paradoxalement, dans *Front*, organe communisant du Front de l'Indépendance, dont il fut le correspondant parisien. Il collabora régulièrement au *Belge de France* jusqu'en 1954.

négligence des hôteliers et aubergistes de France qui tiennent manifestement peu à leur réputation et restent fidèles à *une conception de l'hygiène et de la décence* datant d'avant le Versailles du Roi Soleil. Il cite l'exemple d'une sous-préfecture du Sud-Ouest où les toilettes municipales sont les seules disponibles pour les touristes logés à l'hôtel. Certes, ajoute-t-il, l'absence d'un frigidaire, d'eau chaude et même d'une salle de bain est supportable mais pas celle des lieux d'aisance. *Les Anglais, les Américains et les nôtres ne comprennent pas cette injure au touriste*¹, s'exclame de Gobart, faisant ainsi sentir aux Français la distance qui les sépare des peuples du Nord, davantage soumis aux influences anglo-saxonnes.

Par ailleurs, au-delà des désagréments rencontrés au contact de la France profonde, plusieurs chroniqueurs belges mettent en cause l'État lui-même et ses agents, leur caractère tatillon et leur manque d'amabilité. Dans *Le Phare*, Pierre Fontaine² n'incrimine pas les particuliers ou les professionnels du tourisme mais les sphères officielles et les fonctionnaires à leurs ordres. Le voyageur, dit-il, est traité *d'une manière systématiquement désobligeante*, ce qui déconcerte dans un pays touristique. Fontaine insiste : *le Français est redevenu xénophobe*. Il aligne ensuite les exemples, dont celui de la patineuse norvégienne Sonja Henie, *fouillée plus que la proverbiale galanterie française ne le justifie*, et celui d'un automobiliste belge dont la voiture a été mise en pièces détachées *avec quelques bons coups de marteau dans la carrosserie*. L'homme ne passait rien en fraude mais il en a été quitte pour remonter lui-même son véhicule. Commentaire de Fontaine : *sans doute que les douaniers n'avaient jamais vu si belle voiture*³.

En réalité, ce qui choque profondément le touriste belge des années quarante, ce sont les vexations frontalières. Celles-ci sont liées aux règles strictes sur les sommes d'argent français que l'on peut introduire en France via l'Office des Changes, règles qui sont en permanence contournées par l'achat de devises à meilleur taux au marché noir. Fontaine évoque ainsi le cas d'un couple parti huit jours sur la Côte d'Azur, tous frais payés dans une agence, et qui, ayant prolongé son séjour, se voit arrêté à la frontière parce que le mari est incapable de justifier l'hiatus entre les dépenses effectuées en France et le montant changé légalement au départ. Il raconte encore le calvaire d'un autre compatriote qui, dans le Jura, n'a pas été cru lorsqu'il a prétendu que la forte somme trouvée sur lui provenait d'une dette réglée à Paris. L'argent lui a été confisqué, de même que sa voiture et

¹ *Belge de France*, 1/6/1949, p. 1.

² Né à Bruxelles d'un père français et d'une mère hollandaise, Pierre Fontaine (1898-1968) commença sa carrière comme poète, dramaturge, romancier et critique littéraire avant de diriger le Journal Parlé de Radio Belgique en 1928-1930. Après avoir animé *Le Rouge et le Noir*, feuille anticonformiste, pacifiste et plutôt ancrée à gauche, il devint chroniqueur à l'officieuse *Indépendance Belge*. En 1940, il co-fonda *Alerte*, évoluant ainsi d'un neutralisme intransigeant à l'affirmation d'une solidarité naturelle avec les Franco-Britanniques. Durant la guerre, il écrivit des romans policiers puis, de 1942 à 1944, fut employé au service de presse de la Corporation Nationale de l'Agriculture et de l'Alimentation. En 1944, il co-fonda *La Lanterne* qu'il quitta très vite pour diriger *Le Phare* et *Le Phare-Dimanche*. Il fut dès lors politiquement ancré à droite et s'avéra un vibrant léopoldiste. Son évolution vers l'extrême-droite le conduisit ensuite à collaborer à *Pan* et à *Europe-Magazine*.

³ *Phare*, 29/4/1947, p. 1.

son passeport, et il a été expulsé. Pour Fontaine, il y a là une profonde hypocrisie, chacun sachant que l'argent dépensé en France par les touristes ne provient que rarement du marché légal. Auparavant, Paris ne réagissait pas, estimant, à juste titre, que cet argent rentrait quand même dans ses caisses, écrit-il. Désormais, elle applique la loi mais prend le risque de voir fuir les voyageurs *vers des pays tolérants et de meilleur accueil*¹. Consciente du risque, l'ambassade de France à Bruxelles demandera bientôt que des mesures soient prises pour que la plupart des dépenses prévues outre-Quévrain, y compris l'essence, soient pré-payées en Belgique².

On touche ici à deux autres éléments cruciaux du tourisme belge en France et des stéréotypes qu'il génère : d'une part, le désir de faire outre-Quévrain un séjour agréable mais aussi rentable, et, de l'autre, l'impression, plus ou moins justifiée, d'une jalousie française à l'égard des Belges. Dans l'immédiat après-guerre, beaucoup de Wallons et de Bruxellois choisissent effectivement une villégiature française par habitude, par facilité mais aussi pour profiter de leur franc fort. Comme le titre Charles d'Ydewalle³ dans *La Nation Belge* du 5 juin 1946, *Les Parisiens aspirent à changer d'air tandis que le touriste belge fait en France d'avantageux séjours*⁴. Les journalistes renseignent leurs lecteurs sur les meilleurs rapports qualité-prix de France, la course semblant ouverte à celui qui se sera nourri le plus abondamment et en déboursant le moins. Dans *La Libre Belgique*, Robert Delmarcelle ne se prive pas de faire l'inventaire des *petites hostelleries* les plus généreuses⁵.

Durant l'été 1948, l'agence Belga parle d'*un nouvel exode* et d'une *France envahie par les touristes belges*. On estime alors à sept cent mille ceux qui passeront la frontière avant la fin de l'année, ce qui correspond à une affluence jamais atteinte. Les Belges représentent à eux seuls un tiers de l'ensemble des touristes séjournant en France. La cause serait évidente : à l'attrait du pays s'ajouterait celui du franc-touriste, instauré pour contrer la fraude. Celui-ci permet d'obtenir cent francs français contre quatorze francs belges de même qu'une allocation gratuite de cinq cents litres d'essence. Ainsi, l'intérêt de recourir au marché noir disparaît. Toutefois, Belga rapporte que ce système souple a donné naissance à un autre trafic, celui du carburant, revendu à des Français

¹ *Ibidem*.

² *Archives du Ministère des Affaires Étrangères Français, Direction Politique, Z – EUROPE, BELGIQUE 1944-1949, dossier 53, de Hauteclocque au ministère des Affaires étrangères, 23/1/1948.*

³ Essayiste, publiciste, journaliste et historien, Charles van Outryve d'Ydewalle (1901-1985) étudia le droit et obtint une licence en histoire à l'Université de Louvain après des études chez les Jésuites de Gand. Il fut, avant et après la Seconde Guerre, journaliste à *La Nation Belge*, au *Soir* et à *La Libre Belgique*, pour ne citer que les trois principaux quotidiens auxquels il collabora. Grand reporter international puis rédacteur politique, il prit le maquis fin 1940 et passa en Espagne où il fut interné durant huit mois. En 1942, il réussit à gagner l'Angleterre. Attaché au ministère belge de l'Information à Londres, il parla à la BBC puis fut correspondant de guerre de l'AFI (Agence française indépendante). Affecté à la 2^e DB de Leclerc, il fut le premier journaliste à entrer dans Paris en uniforme. Bien introduit au Quai d'Orsay grâce aux amitiés gaullistes nouées à Londres, il fut un temps correspondant du *Figaro* à Bruxelles. On lui doit de nombreux ouvrages, souvent consacrés à l'histoire contemporaine de la Belgique.

⁴ *Nation Belge*, 5/6/1946, p. 3.

⁵ *Libre Belgique*, 8/8/1947, p. 1.

contre une somme avantageuse pour chacun¹. Cette tricherie fait vivement réagir certains organes de presse, comme *Le Peuple*. « *Ils sont indécorables* ». *Comment voyager en France sans bourse délier*, titre ainsi le moniteur socialiste sur un ton sévère, avant de détailler longuement la combine, au risque d'inspirer d'autres fraudeurs².

Le Peuple est offusqué de ces pratiques souterraines qui sont peu à peu devenues si fréquentes que d'aucuns les croient licites et s'en vantent à voix haute. Le procédé est *odieux*, dit-il, mais il s'agit désormais d'un *secret de polichinelle*. En profonde empathie avec les efforts du socialiste français Paul Ramadier et de son gouvernement pour stabiliser les prix et, notamment, le marché de l'essence, le quotidien bruxellois est choqué de trouver parmi les contrevenants des *inconscients, des pauvres types ayant perdu certaines notions de sens moral dans la longue pratique du commerce illicite de marché noir* mais aussi *beaucoup de gens « distingués »*, pilotant des voitures de grand luxe. Comment peuvent-ils se comporter de la sorte *dans un pays qui les reçoit à bras ouverts, leur fait des conditions de change superbes, leur offre gratuitement des tickets d'essence, alors que le Français n'en reçoit guère et est privé, en outre, si cruellement, de tant de choses dont nous jouissons à discrétion* ? Le Belge devrait, somme toute, penser à sa réputation afin de ne pas donner prise aux critiques³.

En effet, l'automobiliste belge est à la fois perçu en France comme une sorte de bienfaiteur et comme un insupportable m'as-tu-vu. L'industrie automobile française étant alors essentiellement tournée vers l'exportation, rares sont les Français qui disposent d'un véhicule. *A fortiori*, les « grosses américaines » qui parcourent les routes de la République sont la propriété des touristes et, notamment, des Belges. Ceux-ci ne manquent pas d'y insister. Dans *Pan*, Jacq⁴ observe que les *belles voitures* garées devant les hôtels ont toutes une plaque blanche et rouge⁵ tandis que, dans *La Libre Belgique*, Robert Delmarcelle raconte fièrement que neuf grosses voitures sur dix circulant outre-Quévrain sont belges et que les Français se déplacent, eux, dans de *vieux trucs*. Plus on descend vers le Sud, poursuit-il, plus les automobilistes belges se saluent au passage du *salut des Tommies, pouce levé*⁶.

Cette solidarité nationale, que d'aucuns jugent sympathique et d'autres provocante, aurait-elle pour effet de réveiller le chauvinisme français ? Certains chroniqueurs ont, en effet, le

¹ Dépêche publiée notamment dans *Nation Belge*, 18/8/1948, p. 5.

² *Peuple*, 26/8/1948, p. 1.

³ *Ibidem*. Le surlendemain, un lecteur tentera d'expliquer et de justifier la fraude : il évoquera les prix surfaits appliqués par les hôteliers aux détenteurs de chèques-touristes et les sollicitations permanentes des Français pour obtenir des bons d'essence. Mais, *Le Peuple* restera intransigeant, appelant les Belges à réfléchir sur ce que seraient leurs réactions s'ils étaient à la place des Français (28/8/1948, p. 2).

⁴ Né vers 1922, Jacques Raes, dit Jacq, architecte issu de Gand, fut l'un des dessinateurs attitrés de *Pan* mais collabora aussi à *Pourquoi Pas ?*. Il commença sa carrière avec le personnage de Plouc le petit soldat puis créa le Vilain Coco, s'inspirant de Ronald Searle du *London Opinion* et de son « Horrible Albert ».

⁵ *Pan*, 10/7/1946, pp. 1 et 3.

⁶ *Libre Belgique*, 8/8/1947, p. 1.

sentiment que les conducteurs belges sont la cible systématique et volontaire des forces de l'ordre. En juin 1952, soit à une époque où la situation économique de la France s'est pourtant largement améliorée, le *Royal Auto*, revue officielle du Royal Automobile Club de Belgique (RACB) fait paraître une attaque en règle de la police française et de ses méthodes. Il explique que, depuis deux ans, il a dû intervenir à dix reprises auprès de l'Automobile Club de France et du Commissariat général au Tourisme pour *mettre fin à des procédés littéralement intolérables* mais que, malgré l'envoi d'une circulaire incitant la police à se montrer plus modérée et courtoise, les *brimades* continuent. Ce seraient des dizaines de plaintes que le RACB enregistrerait mensuellement. Les étrangers seraient arrêtés pour des motifs futiles, notamment la méconnaissance des règlements communaux sur les limitations de vitesse. L'amende s'élèverait alors à neuf cents francs et tout refus de payer se solderait par l'appel à la fourrière.

La revue poursuit par la description du *pandore français [...] puisant fréquemment de nouveaux arguments dans la lie d'un litre de rouge, debout à côté de son encrier*. Pour le *Royal Auto*, qui ne répugne pas au stéréotype, il est clair que l'on en veut aux voitures belges parce qu'elles sont capables d'aller vite, ainsi que le rapportent trente à quarante correspondants qui ne peuvent, dit-il, s'être concertés. Il est donc conseillé aux futurs voyageurs arrêtés de payer une mince caution pour ne pas voir leur véhicule immobilisé et de faire appel au RACB pour les questions juridiques. Il est également recommandé de vérifier si l'agent n'invente pas le règlement municipal puis de demander à voir le poste qui a repéré la voiture en excès de vitesse, la radio des plaques et des heures de passage. Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas se laisser impressionner *par les moustaches en crocs du maréchal des logis-chef* !¹

Le Belge, fût-il en infraction, aurait donc raison, soit par ignorance, soit parce qu'il est un bouc émissaire. Le responsable de la rubrique automobile du *Soir* ne partage nullement cette opinion et n'hésite pas à prendre la défense de la police française contre les mauvais conducteurs belges, toujours prompts à se croire en droit lorsqu'ils circulent en France. Mais, le plus grave, aux yeux du *Soir*, reste le portrait du gendarme français : *faire passer les membres d'un corps d'élite pour une bande de soiffards*, écrit-il, *c'est un peu excessif*. Quant au cliché sur les moustaches, il est à ce point éculé qu'il déforce l'argumentation du *Royal Auto*. Bref, selon le quotidien, il s'agit purement et simplement d'une caricature qui, espère-t-il, n'empêchera pas les Belges de se rendre en France². La semaine suivante, *Le Soir* poursuit sa campagne de dédramatisation : renseignements pris, de nombreux Belges ont récemment sillonné la France, sans rencontrer les *méchants*

¹ *De Belgique en France ou de Charybde en Scylla*, in *Royal Auto*, revue officielle du Royal Automobile Club de Belgique, juin 1952, p. 75.

² *Soir*, 22/6/1952, p. 22.

gendarmes stigmatisés par le *Royal Auto*¹. La polémique entre les deux organes de presse prouve bien la tension existant alors entre Belges et Français, sur fond de préjugés réciproques.

Très vivace au cours de la période 1946-1948, le thème du touriste Belge prospère et de la France souffrante s'effrite peu à peu. Sur le plan politique comme sur le plan socio-économique, l'année 1949 représente un tournant et nombre d'organes de presse francophiles sont heureux de pouvoir enfin dire que le confort et le bien-être sont revenus sans que la France ne perde rien de son attrait spirituel. On peut donc parler de retour à la normale, même si les lieux communs liés au manque de confort et d'hygiène continueront à être fréquemment véhiculés.

Image de soi, image de l'autre : les stéréotypes et les lieux communs sont une composante inévitable des rapports entre peuples. Tenaces, réducteurs et profondément irraisonnés, ils témoignent de la difficulté de tout être humain à objectiver la différence, l'altérité mais également à regarder l'Autre avec le même esprit de nuance qu'il attend de lui. Bien qu'ils soient permanents et intemporels, ces stéréotypes ont néanmoins tendance à se faire plus présents, plus actifs dans les périodes de tension ou à la faveur d'une conjoncture historique particulière, comme ce fut le cas pour l'immédiat après-Seconde Guerre. Par ailleurs, être de « chers voisins » ne prévient pas, loin de là, contre cette potentielle dérive. C'est pourquoi ni l'historien, ni le politologue ne peuvent faire l'économie d'une analyse en profondeur de leur origine, de leurs ressorts et de leurs incidences.

¹ *Idem*, 29/6/1952, p. 22.